



## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies  
2010

---

### *Poésies du non-sens (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles). Tome II. Resveries (Oiseuses, Resveries, Traverses), éd. Martijn Rus*

Patrice Uhl



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/12132>

ISSN : 2273-0893

#### Éditeur

Classiques Garnier

#### Référence électronique

Patrice Uhl, « *Poésies du non-sens (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles). Tome II. Resveries (Oiseuses, Resveries, Traverses)*, éd. Martijn Rus », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2010, mis en ligne le 14 novembre 2010, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/12132>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

---

# Poésies du non-sens (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles). Tome II. Resveries (Oiseuses, Resveries, Traverses), éd. Martijn Rus

Patrice Uhl

---

## RÉFÉRENCE

*Poésies du non-sens (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles). Tome II. Resveries (Oiseuses, Resveries, Traverses)*, éd. Martijn Rus, Orléans, Paradigme (« Medievalia » 74), 2010, 154p.  
ISBN 978-2-86878-266-3.

- 1 M. Rus œuvre à une édition sur nouveaux frais du corpus de la poésie médiévale du non-sens. Les deux premiers volets de ses *Poésies du non-sens (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)* ont à ce jour paru aux éditions Paradigme : le tome I, *Fatrasies (Fatrasies de Beaumanoir ; Fatrasies d'Arras)*, en 2005 ; le tome II, *Resveries (Oiseuses, Resveries, Traverses)*, en juin 2010. Un troisième tome, qui sera principalement consacré aux *Fatras*, est attendu.
- 2 Les « rêveries » ont déjà été plusieurs fois éditées : 1) *Oiseuses* par H.-L. Bordier (1869-1873), H. Suchier (1884-1885), G. Angeli (1977) et B. N. Sargent-Baur (2001) ; 2) *Resveries* par A. Jubinal (1835), K. Barstch (1866 [<sup>6</sup>1895 ; <sup>9</sup>1908 ; <sup>12</sup>1920]), G. Angeli (1977) et B. N. Sargent-Baur (2001) ; 3) *Dit des Traverses* par A. Jubinal (1846), G. Angeli (1977) et P. Uhl (1989). Mais ces poèmes ont toujours opposé une rare résistance aux efforts de normalisation des éditeurs, tout autant qu'à leurs rêves d'élucidation des leçons « désespérées ». Il semblerait qu'éditer les rêveries fût une tâche inachevable !
- 3 Le livre de M. Rus a l'avantage d'offrir, non seulement les trois textes originaux, mais aussi des traductions ; jusqu'ici, la seule édition bilingue disponible était en langue italienne (G. Angeli, *Il mondo rovesciato*, Rome, 1977). C'est pour le public désireux d'approcher le « non-sens relatif » une incontestable opportunité ; or, ce public excède largement celui des universités. Les notes, abondantes et excellemment documentées (en particulier celles qui concernent les jeux, les affleurements carnavalesques, les croyances

et traditions populaires), faciliteront le contact avec ces textes parfois retors. Il est toutefois dommage que les pistes signalées par l'exégète ne soient pas toujours suivies par le traducteur... Un système de renvois très précis permet de vérifier la vitalité d'un thème ou d'un motif d'une pièce à l'autre.

- 4 L'ouvrage ne comporte pas d'introduction au sens habituel du terme ; ce qui aurait pu en fournir la matière est regroupé à la fin du livre sous le titre de « Réflexions finales » (p. 121-149). On trouvera en ce lieu les données utiles concernant l'étymologie, la versification, la datation des poèmes, leur localisation et les groupes thématiques les plus importants : la religion et ses représentants, la culture (littérature, musique, art), l'amour, les événements politiques et les agents du pouvoir, le monde quotidien (le travail, les jeux et les divertissements, la nourriture, la boisson, les animaux, les plantes et les arbres, le temps, la maladie).
- 5 Une attention particulière est réservée aux « Maximes populaires et lieux communs ». Après avoir mis en relief la forte tendance gnomique des poèmes et noté qu'une « masse de distiques » constituaient des « bribes de conversation » (M. Rus évoque à ce propos les « poèmes conversations » d'Apollinaire), le médiéviste explique que le langage de la *resverie* « relève [...] de ce qu'Henri Gobard [*L'Aliénation linguistique. Analyse tétraglossique*, Paris, 1976] a appelé le langage de *communion* – langage fait essentiellement pour générer ou re-générer une cohésion sociale » (p. 135) ; la « rêverie » serait ainsi « l'une des premières manifestations en littérature d'un langage pour ne rien dire, d'un langage de communion, plutôt que de communication » (p. 138). L'enjeu est d'importance, puisque, rompant avec toute intentionnalité communicationnelle et se cantonnant à la dénotation de la plus banale réalité, ce genre s'inscrit du coup dans une sorte d'anti-Tradition : « Les *resveries* constituent l'un des premiers groupes de textes qui témoignent d'une intention de représenter la réalité telle qu'en elle-même, dans ses différents aspects – qui pourtant, fatalement, s'enlisent dans la contingence, c'est-à-dire, en fait dans un non-sens relatif, parce que les auteurs renoncent à recourir à un quelconque soutien transcendantal, à une Tradition [...] qui donne un Sens indubitable à n'importe quel fragment du réel, de l'ici et du maintenant, en rattachant ce réel à un Au-delà, à l'origine de tout et qui explique tout » (p. 146).
- 6 Les « Remarques finales » se closent sur des notices consacrées aux manuscrits BNF fr. 1588 [O.], BNF fr. 837 [R.] et BNF fr. 24432 [T.].
- 7 La langue est étudiée en ouverture, et non à la fin du livre (à la différence du tome I). Mais de manière quelque peu expéditive : « La langue des trois recueils de *resveries* – écrit M. Rus – est en principe le francien ; il y a tout au plus quelques (rares) traits à remarquer qui relèvent des dialectes du nord-ouest de la France » (p. 2). Je suis loin de partager ce point de vue généralisateur ; en outre, la composante occidentale (fréquemment mise en relief dans les notes) ne se relève guère que dans le *Dit des Traverses*. Chacun des manuscrits aurait mérité une notice individuelle ; or, l'éditeur se borne à lister quelques graphies piochées dans les trois textes et supposées illustrer l'indifférenciation linguistique des poèmes ; chaque entrée (une pour la graphie, deux pour la morphologie, six pour les voyelles et quatre pour les consonnes) étant accompagnée, non de commentaires, mais de renvois bibliographiques. Des observations linguistiques se rencontrent aussi au fil des notes.
- 8 M. Rus reprend méthodiquement dans les notes les leçons imprimées par ses prédécesseurs. Cela est certes utile pour signaler des émendations – *apel* (Bartsch) vs *apele* (R. 70), *aport* (Sargent-Baur) vs *aporte* (O. 52) – ou encore des bévues – *Nyon* (Jubinal) vs

Noyon (T. 41) –, mais l'intérêt en est plus limité lorsque les divergences ne portent que sur la façon de noter un [ð] ayant valeur syllabique – *buvéors* (Jubinal) vs *buvëors* (Uhl) (T. 47), *oé* (Jubinal) vs *oë* (Angeli) – ou un [e] accentué – *ferréz* (Jubinal) vs *ferrez* (R. 57), *passée* (Jubinal) vs *passee* (T. 43), etc. Plus grave, le souci d'exhaustivité amène parfois l'éditeur à ne pas faire le départ entre coquille et lecture : *est tu* (Angeli) vs *es tu* (R. 93), *[va] onbien* (Uhl) vs *on bien* (T. 64), etc. S'agissant de l'abréviation *mlt'* ou *ml't* (*mout* dans les *Oiseuses*), développée *mult* par certains, *moult* par d'autres, il eût été plus simple de signaler une fois pour toutes les options de chacun, au lieu de lister chaque fois les formes imprimées. Cela dit, M. Rus a fait le meilleur choix en développant partout *mout*.

9 Je regroupe ci-dessous quelques remarques inspirées par l'ouvrage ; je m'en tiens à l'ecdotique :

- O. 4 et 22 *euç*. Le choix du graphème « ç » me paraît inapproprié pour noter *-c(h)* épithétique : *euc(h)* (Gossen, § 75) ; de même que pour noter le résultat de *k + a* intérieur derrière consonne ou celui du groupe *PY* : *cevauçant* vs *cevaucant* (O. 23), *aprouçant* vs *aprocant* (O. 29) ; dans ces mots, « c » note aussi bien *ç* que *c*.
- O. 10 *goiverne*. La leçon du ms. ne se défend guère. Les éditeurs ont généralement imprimé *governe*, mais *gouverne* serait plus en accord avec l'usage du scribe pour noter [u] < o fermé libre ou entravé en syllabe initiale.
- O. 13 *Damë Aubree*. J'aurais plutôt imprimé : *Dame Aubree*.
- O. 14 *Trois quarterons de biaux moutons / Vous venderoie*. Le ms. porte *boutons*, leçon rejetée par l'éditeur « pour le sens ». En vérité, c'est *moutons* qui détruit le sens : le joueur se vante de pouvoir vendre n'importe quoi à un naïf (*bouton* est l'un des mots exprimant la valeur nulle).
- O. 31 *En son ce mon alé en sont / A tout les ciens*. L'éditeur se donne beaucoup de mal pour justifier sa traduction : « combinaison grammaticalement impossible (on s'attendrait à : *les leurs*) ; c'est pour cela que je propose d'intercaler dans la traduction le mot « chacun » – qui fait, pour ainsi dire, le pont entre le pluriel du v. 1 et le singulier du v. 2 » (p. 18, n. 2). En fait, *ciens* n'est pas un possessif (à la différence des *Fatrasies d'Arras*, « c » et « s » ne sont pas employés l'un pour l'autre dans les *Oiseuses*), mais un substantif : *ciens* = *chiens* / *kiens* ; on parle probablement d'une chasse !
- O. 34 *en chastelet*. Le ms. porte *on* ; ou eût été une émendation plus économique, mais *on* = *en* + *le* se rencontre aussi. Fallait-il corriger ?
- O. 53 *n'eu j'onques riens*. Tous les éditeurs ont imprimé *n'eu j'* ; je pense que l'on a affaire ici à un cas d'enclise du pronom personnel sujet : *euc(h) + je > euj* ; cf. Gossen, § 82.
- O. 75 *rediroie*. Tous les éditeurs ont imprimé *ne diroie* ; la leçon du ms. (*n* ou *r* ?) est indécidable.
- R. 56 *por Dieu*. Le ms. porte *p(p barré)* qui abrège *par* ou *per*, mais jamais *por*. « *Por Dieu* » est certes en toutes lettres dans R. 46, mais il n'y a aucune raison de systématiser cette forme partout où l'abréviation *p* se rencontre (R. 56, 68, 74).
- R. 58 *que je cuidioie*. Le ms. porte *9*, et non *q<sup>e</sup>* : *9je cuidioie* = *com je cuidioie*.
- R. 76 *griioise* : transcription diplomatique (Barstch) ; mieux vaut transcrire *grijoise* (Angeli).
- R. 79 *que j'aim tant*. M. Rus note : « il manque une syllabe ». On pourrait conjecturer : *que j'aim[me] tant*.
- R. 85 *Pris congié*. M. Rus note : « il manque une syllabe ; on pourrait lire : *[Je] pris congié* ». Pour respecter l'initiale, j'aurais plutôt proposé : *Pris [je] congié*.
- R. 90 *Li Sarasin ont pris trives / De no roi*. Le graphème « u » servant à noter u voyelle et v consonne, il n'y a pas de raison de toucher à la rime *liues / triues* ; la correction de *no[stre] roi* (Bartsch) me paraît fondée.

- R. 98 *lués*. Il ne s'agit pas de l'adverbe *lués* (« aussitôt »), comptant pour une syllabe, mais de l'adjectif *lüés* (deux syllabes), lequel est tiré du verbe *lüer* (< *lutare*, de *lutum* « boue ») et signifie « enduire de boue, barbouiller ».
- R. 100 *Sanz argent*. M. Rus note : « il manque une syllabe ». On pourrait conjecturer : *Sanz [nul] argent*.
- T. 15 *precheors*. Peut-être faudrait-il suppléer une syllabe : *pre[e]chëors*.
- T. 21 *patriache*. M. Rus tire des *Recherches sur le vers français au XV<sup>e</sup> siècle* d'H. Châtelain que *ch* peut rimer en [k] (*patriache* = *patriaque*) et que, par ailleurs, [k] est susceptible de rimer avec [kl], d'où *miracle* / *patriache*. La forme du ms. est insolite, mais on retrouve *patriacle* dans la *Chronique* de Philippe Mousket (cf. God., X, p. 297c) ; je n'aurais donc pas corrigé.
- T. 26 *Son ce*. Plutôt *Sonce* ; voir ci-dessous T. 75.
- T. 45 *A fron baissé*. Le ms. porte *fran*. La forme suppose un affaiblissement de [õ] en [ã] (type *an* / *en* pour *on*), mais, correction pour correction, la finale *t* aurait gagné à être rétablie : aucun exemple d'effacement de *t* final dans ce manuscrit (sauf dans les particules interrogatives *sonce* et *esce*).
- T. 53 *Or i parra qu'il la feront*. Le ms. porte *q'el la* = *quel la* ; cf. Ph. Ménard, *Syntaxe de l'ancien français*, Bordeaux, <sup>4</sup>1994, § 93, p. 100 : « dans l'expression courante *quel la* + le verbe *faire* au futur, l'interrogatif fait référence à un substantif féminin sous-entendu (signifiant 'chose' ou 'action') ».
- T. 68 *triemle*. Le ms. porte *tramble* (°) ; voir *prant* = *prent* (T. 69), *grant* (T. 78).
- T. 75 *Es ce*. Plutôt *Esce*. Sur la locution interrogative *esce* / *esse*, cf. C. Marchello-Nizia, *Histoire de la langue française aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Paris, <sup>2</sup>1992, p. 128.